

« Joue pas les victimes »

David Homel

Number 86, Fall 2021

La purification du genre humain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97395ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Homel, D. (2021). « Joue pas les victimes ». *L'Inconvénient*, (86), 10–12.

« Joue pas les victimes »

ESSAI David Homel

Nous étions vers le début des années 1960, par une journée comme les autres après les classes, dans la cour de l'école de l'avenue Goodman. Le temps froid de décembre s'était installé, mais il en fallait plus pour empêcher de jeunes garçons de traîner là afin de ne pas rentrer tout de suite à la maison. L'un des gamins parmi nous – Hurlbut, je me souviens encore de son nom – m'a demandé : « C'est quoi, ton problème ? Comment ça se fait qu'il y a même pas d'arbre de Noël chez toi ? » Le message avait beau être légèrement voilé, il n'en était pas moins clair. Dans le langage actuel, on dirait que j'ai subi ce jour-là une microagression.

J'ai répliqué par un acte d'autonomie sociale (là encore, j'utilise les mots d'aujourd'hui), en glissant ma jambe gauche derrière lui et en le poussant de toutes mes forces. Ce truc de cour d'école avait fait ses preuves. Il est tombé à la renverse et sa tête a heurté l'asphalte. L'asphalte, pas le ciment – je ne voulais pas infliger trop de dommages. Je cherchais simplement à renforcer mon affirmation personnelle par un acte d'autoreprésentation en réponse à la microagression dont j'avais été la cible. Par la même occasion, j'entendais corriger certains aspects de l'éducation que j'avais reçue à la maison.

Je voulais rectifier, ou, si l'on préfère, renier, ce que m'avait dit mon père peu de temps avant l'incident de la cour d'école en ouvrant devant moi un livre dans notre salle de séjour. « Ces gens sont ton peuple », avait-il affirmé, et j'avais regardé de près. Lui-même n'était pas très porté sur la famille. S'il avait pu faire croire à quiconque qu'il n'en avait pas, il ne s'en serait pas privé ; aussi avais-je scruté les images à la recherche de possibles ressemblances. Je voyais au fil des pages les clichés en noir et blanc désormais familiers à tous ceux qui ont déjà voulu ou dû étudier le sujet, mais qui se révélaient choquants pour l'enfant que j'étais. De telles photos devraient choquer n'importe quel être humain, à n'importe quel âge. Alain Resnais l'a montré dans *Nuit et brouillard* ; les camps de concentration, les corps empilés comme des bûches sur un tas de bois. Le massacre de masse a fait de ces individus des non-personnes.

Il était hors de question que je fisse partie de ce peuple. C'était une race de victimes. J'étais un garçon américain, et l'identité américaine de l'époque reposait sur notre suprématie, notre triomphe. Pour peu que l'affirmation masculine juvénile vint s'y greffer, je ne désirais qu'une chose : me retrouver en haut du panier.

Mon père n'a rien ajouté à l'histoire que racontaient les images, et je n'ai rien exigé de sa part. Pas de faits historiques, pas de définition de ce qu'il appelait « ton peuple ». Pas non plus d'explication sur la façon dont le sujet avait pu atterrir chez nous, surtout sous la forme d'un quasi-livre d'art. Dans le langage actuel, je pourrais qualifier son comportement de microagression à rebours. Il n'essayait pas de m'exclure du groupe dominant en soulignant les différences qui m'empêchaient de faire partie de la classe enviable et privilégiée. Il espérait m'inclure dans une communauté mineure, infiniment moins attirante. Et je ne l'acceptais pas, d'où cet accès d'autoreprésentation dont la cour d'école avait été le théâtre.

Je n'avais pas conscience de tout ça à l'époque. Ce n'est que récemment que j'ai pris connaissance des comportements que l'on considère comme des microagressions, et ceux que recensait la liste reflétaient à peu près tout ce à quoi chacun peut se trouver confronté dans ses rapports sociaux. Ceux d'entre nous qui, dans leur enfance, étaient sujets à de telles conduites devaient faire preuve d'une grande faculté de jugement. Qu'est-ce qui n'était qu'une insulte insignifiante, comme le genre de propos que Hurlbut pouvait tenir, et qu'est-ce qui représentait une véritable menace ? Il était important de savoir faire la différence, faute de quoi on pouvait se retrouver impliqué dans bien des bagarres inutiles dans la cour d'école, et se tailler une réputation de brute épaisse.

Projetons-nous quelques années plus tard, à l'école secondaire. Nous sommes toujours dans le même quartier, les gamins sont aussi plus ou moins les mêmes. Les garçons usaient alors entre eux d'une expression qui m'est revenue il y a peu, délogée du repli de ma mémoire où elle s'était tapie, vu les nouvelles formes de sociologie appliquée qui sont à l'œuvre au sein de nos institutions et qui se sont répandues dans divers cercles. Le vendredi, en fin d'après-midi, au moment de nous séparer pour rentrer à la maison, nous nous lançons cette phrase : « Joue pas les victimes. » Chaque fois que j'entendais cette exhortation, je repensais aux atroces photos en noir et blanc que m'avait montrées mon père. C'était une forme de victimisation historique, mais il en existait sûrement d'autres. Il devait bien se passer des choses derrière les portes closes, dans les quartiers où la mémoire des camps de concentration ne

pesait pas. Je me rends compte aujourd'hui qu'il devait y avoir d'autres manières pour un garçon de devenir une victime.

Cette formule était une curieuse façon de prendre congé les uns des autres. Une remarque lancée sur un ton badin entre amis, comme on aurait dit : « Oublie pas tes capotes ! » Les gars se souhaitaient quelque chose dans l'espoir que cela arrive. Mais là encore, l'intention allait à rebours : « Joue pas les victimes. »

Cette histoire de victime, cet étrange souhait que nous exprimions entre nous, m'est revenue à la faveur de certains événements qui se sont déroulés dans nos universités – mais pas uniquement dans l'atmosphère feutrée et distinguée de leurs couloirs. Des personnes qui ne subissent aucune forme de microagression, car elles n'appartiennent pas à un groupe susceptible d'en faire les frais, se revendiquent pourtant comme les cibles de tels gestes. Pourquoi donc ? Y aurait-il une forme de prestige et de fierté à être une victime ? La tête me tourne, tout à coup...

Je me suis penché sur la question. Et il apparaît que ce comportement n'est pas la manifestation d'un quelconque masochisme historique ni un symptôme d'usurpation identitaire, individuelle ou collective. Il s'agit plutôt d'une alliance inclusive, un nouveau terme désignant le soutien apporté lorsque, par exemple, une personne soi-disant blanche (quoi que *blanche* puisse signifier exactement) adopte la position d'une autre qui ne l'est pas afin de s'opposer aux microagressions et de les prévenir. Je ne crois pas que ceux qui ne sont pas blancs aient besoin de ce type d'aide. Ils se défendent eux-mêmes de la sorte depuis fort longtemps et ils y arrivent très bien. La preuve : celui qui, il y a cinquante ans, a formulé le premier le terme de *microagression*, le psychiatre et professeur Chester Pierce, était afro-américain.

Ce genre de soutien n'a rien de nouveau. J'avais huit ans et j'accompagnais déjà mes parents à des marches en faveur des droits civiques. À cet âge-là, je soutenais les Noirs dans leurs combats, j'étais woke avant la lettre. Ces rassemblements étaient aussi des activités sociales entre personnes de même sensibilité. Sans gaz lacrymogène, une manifestation peut être un moment agréable.

À mesure que je prenais connaissance de toutes les petites agressions répertoriées, je tombais sous l'effet d'un fantasme d'ordre sociohistorique. J'en vins à me demander à quoi aurait pu ressembler ma vie si, au lieu

d'avoir répliqué à Hurlbut en affichant mes capacités dans le domaine de l'autonomie sociale, je l'avais simplement pris à part et lui avais expliqué la nature de la microagression qu'il m'avait infligée, en lui faisant comprendre le caractère fautif de ses actes. Devant ma situation de gamin sans arbre de Noël, l'empathie l'aurait submergé et l'aurait mis aussitôt sur son chemin de Damas, à la suite de quoi jamais plus il n'aurait répété envers moi ou envers quiconque cette insulte ni n'importe quelle autre fondée sur la classe sociale, la religion ou la couleur de la peau.

Mais il ne s'agissait que d'un fantasme, assez médiocre d'ailleurs, de l'ordre de la dystopie : un monde dans lequel l'agression n'existerait pas. Ce qui sous-tend cette volonté de refondre la société est la question de l'agression et de l'anxiété, mais pas seulement celle qui naît du fait d'être agressé : il faut aussi faire l'effort de se reconnaître soi-même en tant qu'agresseur potentiel, ce qui constitue un défi plus grand encore. Un tel comportement peut être réciproque, et se voir dans la seule position de l'agressé(e) est dénué de sens. L'un de mes bons amis est psychanalyste, et il m'a un jour raconté une blague de psychanalyste qui d'emblée peut paraître de mauvais goût, comme bien des blagues de prime abord. Mon ami – appelons-le Bob – faisait l'éloge de Zoom comme outil de thérapie à distance, lorsqu'une collègue à lui – appelons-la Marie – l'interrompit pour lui livrer le fond de sa pensée : « Je déteste les consultations par Zoom, et avant je détestais aussi Skype. » Quand Bob voulut savoir pourquoi elle était si catégorique, elle répondit : « Mais comment veux-tu que je viole et assassine mon patient si nous ne sommes pas dans la même pièce ? »

Pour le mauvais goût, je vous avais prévenus. Cela peut paraître bizarre de la part d'une thérapeute, mais la blague soulève un point indéniable, qui vaut la peine qu'on s'y attarde. Si nous sommes incapables d'affronter notre position d'agresseurs aussi bien que celle d'agressés potentiels, comment pouvons-nous progresser en tant qu'êtres humains ? Si nous ne savons pas nous opposer à l'agression que d'autres nous infligent, comment pouvons-nous développer notre personnalité et notre résilience, comment pouvons-nous apprendre à connaître nos ennemis et ce qui les motive ?

En passant nonchalamment en revue le catalogue des microagressions, je me demandais si, quand j'étais plus jeune, mettre un nom sur ce à quoi nous étions tous exposés m'aurait apporté un quelconque réconfort. En donnant un nom à la chose, j'aurais pu l'objectiver, l'expulser de mon être. J'en aurais moins souffert. Je réalisais que j'aurais été une tout autre personne, un homme

plus doux, plus modéré. Je ne serais certainement pas devenu écrivain.

Être écrivain signifie jouer avec les attentes des lecteurs, les surprendre. Une pratique récente très répandue destinée à éviter l'agression (mes étudiants en création littéraire à l'Université Concordia y ont systématiquement recours), qui consiste à faire précéder un texte d'avertissements relatifs au contenu, semble aller directement à l'encontre du travail de l'écrivain. On n'expose pas son jeu en révélant d'avance ses meilleures cartes. Un texte de fiction est-il un milieu sûr ? Je ne crois pas. Tout peut y arriver, à n'importe qui, à n'importe quel moment. On appelle ça une *intrigue*.

Il y a quelques années, j'ai trouvé une alliée en la personne de l'auteure et intellectuelle américaine Sarah Schulman. La façon dont elle insiste pour bien séparer les notions de conflit et d'abus est instructive. Dans son livre intitulé *Le conflit n'est pas une agression* (Éditions B42, 2021), elle reconnaît que le conflit est un ingrédient nécessaire au progrès social et à la justice, et qu'user de techniques pour tenter de le supprimer ne mène à rien.

Voilà où le bât blesse dans les accusations de microagression : on étouffe ainsi toute possibilité de débat. Si vous faites certaines allégations à mon sujet et que je veux les récuser, il me suffit de vous accuser publiquement de microagression pour que la vérité et la valeur potentielles de vos allégations s'évanouissent aussitôt. Il ne peut rien ressortir de tout ça. Mes collègues qui recourent à la figure de la microagression insistent sur le fait qu'un dialogue peut malgré tout avoir lieu, même une fois l'accusation formulée. Je crois pour ma part qu'ils rêvent en couleur. Il est extrêmement difficile, après avoir été identifié comme agresseur, d'avoir une discussion ouverte avec votre proie présumée. Pour reprendre les mots de Sarah Schulman, on exagère l'importance des dégâts occasionnés, et ceux qui se présentent comme les victimes du traumatisme accèdent à une sorte de suprématie.

Il y a des Schulman dans ma famille, même si apparemment ils ne sont jamais parvenus à quitter la Lituanie. Personne ne le sait, en fait. Des liens existent peut-être entre Sarah et moi. Je l'espère vraiment. ■

Traduit de l'anglais par Jean-Marie Jot

David Homel est écrivain et romancier. Son dernier livre, *Le vide sous mes pas*, un mémoire sur la bataille entre Éros et Mélancolie, a paru en 2020.